

Umar TIMOL

LE JOURNAL D'UNE VIELLE FOLLE

Je suis un cliché.

Un cliché exotique car après près de trente années passées ici on me sert, avec la régularité d'un métronome, les mêmes questions et les mêmes commentaires. Vous venez donc de là-bas, que ça doit être beau, splendide pourquoi habiter ici alors que votre île est si belle, moi je rêve d'y aller, me reposer sous le beau soleil des tropiques, permettez-moi, madame de vous dire que vous avez le charme et la douceur des gens de là-bas. Oui c'est ça, gentille et charmante, c'est ce qu'on retient de moi, je suis l'étrangère, celle qui vient d'ailleurs alors que je suis comme vous, bien plus que vous ne le croyez, alors que je suis emplie de cette même merde qui grouille dans les bas-fonds de vos rêves avortés.

Ensuite cliché misérabiliste qui s'exerce généralement après quelques verres d'alcool, quand on est rouge et penaud et qu'on ne sait plus tout à fait ce qu'on dit ou plutôt si quand on se laisse aller à dire ce qu'on pense vraiment, que, oui, là-bas, c'est les cocotiers et qu'est-ce qu'ils sont heureux les indigènes, ils s'amusent à tout bout de champ, c'est ça, la fameuse paresse des îles, c'est le temps, le soleil indolent qui vous donne envie de rêver et de dormir, heureusement qu'on est parvenu à les civiliser. Mais comme je suis gentille et charmante, je me tais, de toute façon, je suis depuis longtemps à la surface des êtres et des choses, ce que vous dites, pensez, ce que vous chiez, ce que vous êtes m'importe peu.

Je m'en fous, à vrai dire, royalement.

Je suis un cliché. Car je suis dans la moyenne de la moyenne. Je vis dans un appartement miteux situé dans les faubourgs de la grande capitale. Il n'est pas utile de le décrire. Il suffit de savoir qu'il répand tous les relents de la médiocrité. Je ne suis ni riche, ni pauvre, ni belle, ni laide, ni intelligente, ni bête. Je ne suis rien. Mais ça il faut éviter de le dire. On vit à l'ère du positif. Il faut positiver. Le monde va mal.

On dispose d'assez de bombes pour nous renvoyer aux enfers mais il faut positiver. Je positive alors. Je ne suis rien mais je positive.

Je suis un cliché. Car je suis une vieille femme et la vieille est censée savoir se comporter en société. Il faut se tenir, ma chère. Elle ne doit pas se mettre, par exemple, à éructer qu'elle crève de peur à l'idée de la mort. Elle ne doit pas dire qu'elle n'a nullement envie de jouer avec ses petits-enfants. De toute façon je n'en ai pas. Elle doit se faire toute petite, recroquevillée, comme un pot de chambre, mais, non pardonnez-moi cette impolitesse, on dira donc un vase à fleurs dont on a envie de se débarrasser mais on n'y arrive pas parce qu'on a la nostalgie des vieilleries. Là-bas, dans mon île, on aime bien les vieux surtout quand ils ont assez de terres pour nourrir plusieurs générations d'héritiers. Ici, puisque c'est la civilisation, on les confie à ce qu'on appelle

pudiquement une maison de retraite. Etrange pudibonderie quand on sait qu'on y passe ses journées dans des couches bourrées de pisse et de merde.

Je suis un cliché car je déteste mon mari. Rien de bien fielleux, il faut le souligner, mais je le déteste. Mon mari, the one and only (je m'exprime en anglais car je suis de là-bas, la soi-disant île exotique ancienne colonie, on y parle toutes les langues sans en maîtriser aucune et il ne faut surtout pas croire que c'est une agression contre la sacro-sainte langue française). Je précise qu'il n'est pas un méchant homme mais il est tout simplement médiocre. Mais que peut-on espérer, après tout, après trente années de vie commune ? Faut-il que je parle du grand amour, de l'amour qui franchit les frontières de l'espace-temps, de l'amour qui se réalise dans la fusion des corps et des âmes ? Allons laissons ça aux adolescents au grand cœur et à l'intelligence microscopique. Il est homme comme tous les hommes, ni mieux, ni pire. Il regarde son porno avec discrétion, il manie sa queue et la télécommande avec la même délicatesse. Il est amateur de foot, fan inconditionnel de Liverpool (pourquoi Liverpool et pas Manchester, je vous prie une fois de plus de méditer notre histoire coloniale). Il regarde ses matchs, une bière à la main et se déhanche comme un beau diable. Il croit qu'il est un grand joueur de foot alors qu'il a la tête d'un arbitre et la dégaine d'un ramasseur de ballons. Je n'ai, par ailleurs, jamais compris pourquoi des hommes, parfaitement hétérosexuels, du moins selon les apparences, s'amuse à regarder vingt-deux hommes en caleçon courir derrière un ballon. On ne va pas résoudre le mystère masculin de sitôt. Mais passons. Pas lieu ici de procéder à l'évocation poétique de ses méthodes pour me baiser, pardon, pour me faire l'amour ou encore son esprit buté ou encore son côté kitsch, ses nombreux vêtements très colorés, il penche pour le rose et l'orange.

Je suis un cliché. Une femme prévisible dans un corps prévisible, dans un lieu prévisible, dans une société aseptisée, qui a évacué la violence, qui vend des rêves

cons qui se croient supérieurs. On se croirait dans un zoo, on y retrouve la connerie humaine dans toute sa diversité et sa richesse. Et donc, madame, c'est-à-dire, moi, joue, je suis d'une extrême politesse, je sais toutes les formules de salutations, selon les communautés, je sais poser, selon l'auditeur, la question qui tue et qui charme (comment va votre fils / fille le médecin / comptable), j'ai lu mon Carnegie, moi, je n'ouvre ma petite bouche qu'aux moments propices, tout est calculé, je sais distiller ce poison qui envoûte et dérouté, comme je suis l'épouse pudique j'évite aussi de me mêler aux conversations des amis du très cher et quand il énonce un quelconque insipide commentaire à mon propos, qu'elle est jolie aujourd'hui alors je minaude, je fais la timide, comment oses-tu chéri, devant tout le monde, j'ai honte et pour parfaire la comédie je rougis un peu, juste ce qu'il faut, je suis, en d'autres mots, un véritable saint, un être éthéré qui sème l'amitié et glane ce qu'il y a de meilleur chez l'autre, et pour clouer le cercueil, je me mets à évoquer, en fin de soirée, mon travail de bénévole auprès d'une association qui aide les pauvres et là, je peux vous assurer, clou qui cloue le bec, qu'on me regarde d'un air ébahi et émerveillé, je crois qu'il faut là m'applaudir, n'hésitez-pas, allez-y, mais je suis vraiment au sommet de mon art quand je reçois la famille de mon cher mari, pauvres demeurés qui débarquent de l'île- village et il faut m'admirer, je les chouchoute, je les câline, je suis aux petits soins, je leur concocte des plats comme ils les aiment, je leur fait découvrir la belle capitale, j'offre des cadeaux aux enfants et j'écoute patiemment les déboires des vieux et des vieilles et ça marche à merveille, ils m'aiment, ils m'adorent, et disent à mon cher mari qu'il a vraiment de la chance d'avoir une épouse aussi merveilleuse, je suis donc, sans conteste, une comédienne surdouée.

Parfois je joue si bien qu'il m'arrive d'oublier ce que je suis vraiment.

Je suis aussi folle.

Ainsi je consacre toutes mes journées à des tournées dans le métro. J'aime les vertiges de la mécanique, me perdre dans la foule, cet anonymat qui dilue tout sentiment d'appartenance, ainsi se laisser emporter par ces traînées de métal et de chair mêlés. Et j'y vais parce que je suis en quête d'un regard, du désir d'un être qui, un instant, m'éveillera à nouveau à la vie, qui lui assignera un sens. Et je demeure ainsi, pendant des heures, dans les trains, je transite d'un train à l'autre, à la recherche d'un regard, d'un seul, mais ce regard ne survient pas, ne surviendra pas car on ne me voit plus, on ne m'observe plus, je ne suscite plus le désir.

Je suis invisible. Je ne suis rien.

Je m'autorise aussi une deuxième folie. Je m'incise parfois les veines avec une lame. Rien de bien dramatique, il est vrai, car je m'arrête toujours au bon moment. Quelques gouttes de sang et puis s'en vont. Je ne suis pas comme ces adolescents, stupides et vulgaires, qui se taillent la chair jusqu'à l'os. J'ai toujours détesté le spectacle. Je suis une bourgeoise, même s'il n'y paraît pas, et les bourgeois n'aiment pas la provocation gratuite. Je suis, à vrai dire, comme ces chirurgiens qui parviennent à vous refaire le nez ou les nichons, pardon, les seins sans laisser de cicatrices. Du grand art.

Je cisèle ma peau avec art.

Voilà donc ce que je suis. Cliché, comédienne et folle.

Ou du moins ce que je crois être.

Spectacle affligeant ou spectacle de l'ordinaire. Je vous laisse choisir.

Mais le plus important est ailleurs. J'aime.

Je t'aime.

—

SANG

Tu es belle. Et je suis fou.

Corps de pierre. Corps solaire. Corps solitaire. Lactescence estivale. Echancrure sauvage. Tu es ma chair d'ivoire. Astre noir. Mon obscène territoire. Tu m'emmures sous le dôme des lamentations. Ma succulence permise. Ma maîtresse. Ma connivence sensuelle. Ma lunaire tyrannique. Princesse endiablée. Lacis de sueur. Idole enrobée de soie. Et d'épines.

Œuvre de feu et de sang. Les aréoles de tes lèvres épousent et entaillent ma peau. Assèche-moi. Je suis désert. Flagelle-moi. Je suis esclave. Inféode-moi. Je suis ta propriété. Ton bibelot. Je plisse ta nuque. J'éploie ton ventre. Dunes célestes. Ta chevelure est une liasse de flammes. Tes yeux un ouragan de sable. J'éventre ta langue engorgée et me désaltère. Elle est hostie pour ma bouche infidèle. Elle est calice pour ma bouche hérétique.

Je renonce au devoir. A la raison. Je suis dévot aux lieux de la débauche. Je suis mendiant au seuil de ta taverne. Je m'abreuve aux sources hallucinées. Opium et vin. Je renifle tes arômes opiacés. Je mords tes ébréchures alcoolisées.

Je suis celui revêtu de guenilles qui lave et baise tes pieds. Je veux boire. Encore boire. Encore boire. Et me dissoudre sous les osmose de l'ivresse.

Je suis amant de l'amour. Celui revêtu de laine. Celui revêtu de crasse et de boue.

Celui qui se prosterne sur ton corps. Lieu de vénération. Lieu de prière.

Celui qui à l'aurore de ton voile récite les silences de tes yeux. Celui qui glane des nattes de sang sur ton mausolée.

Et tu es mon livre sanctifié. Mon poème.

Et je suis poète fou qui quémante le sens de ton verbe. Et je suis poète fou qui vole la parole.

Poète fou qui dérobe ses obéissances. Poète fou qui professe une parole transmuée.

Parole incantatoire pour te célébrer et te créer. Parole au-delà de la parole pour t'aimer.

Et tu es ma féconde indélicate. Celle qui me purge de mes lassitudes. Celle qui reflue mes fautes et mes rancœurs. Celle qui coalise extase et douleur

Et ton nectar infeste mes rêves les plus nonchalants. Ton nectar infeste mes repentirs nocturnes.

Tu es festin que je romps et qui me corrompt.

Et je déguste ta gorge blanche. Je hume tes senteurs épicées. Je soutire tes sèves tuméfiées.

Et tu es ma vanité. Ma lascive. Ma vierge indécente.

Tu sillonnes les mers vengeresses et les rues fétides. Tu sillonnes ma carcasse avide et mes plaisirs terrifiés. Tandis que ma salive adultère encore tes lèvres. Tandis que les liqueurs dédiées à la jouissance suturent encore ta peau fissurée.

Tu es femme et la nuit carnassière froisse les tombeaux. Tu es femme et le ciel exsude des flocons de pierre.

Tu es femme et l'océan se désertifie et la terre se décalcifie. Tu es femme et les bêtes frémissent les signes de l'apocalypse.

Et tu es belle. Ma gazelle opaline. Eau qui pleut entre mes cils. Soupirs qui veloutent mes songes. Safran qui pave mes cicatrices

Et tu es belle. Ma douce. Ma moelleuse. Ton visage une aube lumineuse. Nébuleuse bleue. Collier de poussière d'étoiles. Collier de promesses infinies.

Et tu es belle. Mon trésor caché. Coulis de diamants. Tresses de perles. Canevas de rubis. Je suis l'orfèvre de tes enchantements. De tes paresseuses.

Et tu es belle. Femme-île. Ile-femme. Je résilie les ailleurs et m'assermente insulaire. Je suis phare dressé sur ton nombril. J'éclaire les cantiques de tes luxuriances.

Et je veux encore longtemps ramper tel un animal sur ton linceul. Et le rapiécer avec mon sang. Et m'endormir mêlé – à mon refuge – à ton corps livide.

Et je noircis mes yeux avec les cendres de ma lune noire. Et je renie les théâtres convulsés et frivoles de l'éphémère. Et ma chair soumise et aveuglée se livre aux obsessions et aux intolérances de ton culte.

Et je suis corps-instrument. Corps-tabla. Corps-ravane.

Et tu me cadences dans les tranchées de tes lèvres. Et tu m'excises sur ton crucifix.

Et tu es miroir.
Et tu infléchis la migration des astres. Et tu enneiges les soleils.

Tu es miroir. Et tu décolores les incarnats vénéneux du mal.

Tu es miroir. Et dans tes abîmes je déracine mon moi afin d'être toi.

Tu es miroir. Et je te fracasse.

Et tes scissures tranchent mes veines. Et mon sang longtemps après ma mort moissonnera ton souffle sur les esplanades de la folie.

Et je suis poussière qui cerne niche incandescente.

Coeur du monde.

Et je décapite les têtes de ceux – mécréants et fidèles – qui à tes pieds se vautrent mais qui ne savent déterrer les alchimies de l'amour.

Et je vagabonde dans ma barque fragile avec les âmes proscrites et maladives.

Et je donne à manger à l'estropié. Je chante les infamies avec le lépreux. Et mon corps est abri pour le chien galeux. Et mon corps est armure pour le clochard. Et mon corps est puits pour les larmes de la femme déchue.

Et en leur demeure qui est ma demeure je converse avec les fous.

Et nos lèvres ensanglantées dansent paroles inspirées qui récitent les versets de l'amour.

Et tu es belle. Ma fée noire. Ma blessure noire. Et je veux exténuier prunelles noires qui creusent des verbes dans ma peau. Et cisailier rêve d'ébène. Ecorcer ce rêve d'ébène.

Extraire son essence et démêler tes extravagances.

Et je psalmodie ton nom quand le néant m'engloutit. Et j'invoque ton nom quand la guerre vomit des cadavres d'enfants.

Et j'implore ton nom quand mes larmes s'effacent et que je ne veux et ne peux plus pleurer.

Et je suis en attente.

Du suc noir qui innerve tes courbes. Du suc noir qui encre ta chevelure.

Et je suis en attente.

Du suc noir qui peuple ta peau. Du suc noir qui enfle ta rage.

Qu'il m'entaille et qu'il m'empale. Qu'il m'abandonne en pâture à la foule bouffonne et cruelle.

Car je ne suis rien. Et je veux mourir.

Et je guette luminescences qui annoncent mon sacrifice.

Affûtez vos sabres mes amis.

Car je ne reconnais ni la mort ni la vie.

Car mourir c'est renaître en toi. C'est être toi.

Et tu es belle. La plus belle.

Et je voyage hors des enclaves du temps.

Je suis amant de tous tes lieux. Là où tu as été et là où tu seras.

Je suis père et je t'ai imaginée. Je suis mère et je t'ai façonnée. Je suis ton premier sourire et ta première gorgée de lait.

Je suis les terres que tu as foulées. Et les ciels que tu as désertés. Je suis tes mains dépliées à l'heure de la prière. Et tes mains nouées à l'heure de la douleur.

Je suis les houles que tu as caressées. Et les tourmentes que tu as apaisées.

Je suis les lettres qui cisèlent ton prénom. Et le livre sacré qui recèle nos conjugaisons.

Je suis les mains qui berceront ton dernier souffle. Et les mains qui t'endormiront dans ton tombeau.

Et je t'aime.

Et un seul atome de ton amour me rassasie. Et me resplendit.

Un seul atome de ton amour ampute mes laideurs. Et expurge mes pourritures.

Un seul atome de ton amour suffit à ce que je m'oublie.

Et je ne pense qu'à toi.

Un seul atome de ton amour me béatifie. Et je suis l' élu.

Et je t'aime.

Et tu es en toutes choses.

Tu es soleil qui débride les gangues de l'obscur. Soleil qui écarlate les indolences des océans.

Tu es les larmes qui inaugurent les coutures de l'aube.

Larmes qui fêtent la sécession des crépuscules. Larmes qui fauchent les cavalcades des lunes.

Et tu es en toutes choses.

Tu es les âmes violentées. Et les monstres qui nous assaillent.

Et les haches qui embaument nos prunelles.

Tu es les fugaces de l'amour au coucher de nos haines irrémédiables.

Tu es reliquat de neige et rafales de feu qui tamisent mes nuits.

IWP 2018

Et je t'aime

Et je suis solitaire prostré dans le désert. Et je jeûne.

Et je lapide les spectres des ailleurs.

Et je jeûne.

Mon corps encerclé une plaie. Une crevasse.

Une dépouille et un habitacle pour tes éblouissements.

Toi.

Et tu es belle.

Et je vois entrelacés dans tes yeux ambrés et dans ton corps diaphane le paradis et l'enfer.

Et je ne désire ni la grâce ni les damnations mais ton amour.

Ton amour seul. Et je t'aime.

Je bannis mon coeur afin d'être ton coeur.

Je m'arrache à moi-même afin de vivre en toi.

Accorde-moi l'extinction.

LES YEUX DES AUTRES

C'est une jeune femme qui vit dans un village dans un pays lointain, elle vient de se marier et elle est enceinte, elle aime bien son mari car il travaille dur, il est plutôt gentil et il ne la bat pas et elle attend avec impatience la naissance de son enfant, elle le sent, dans son ventre, grandir tous les jours un peu, comme une graine qui pousse et pousse, ce sera une fille, elle le sait et elle l'aime déjà, très fort, tout comme elle aime sa petite vie, parfois, il est vrai, elle a des rêves fous, surtout quand elle regarde la télé, elle aimerait, elle aussi, faire le tour du monde, visiter de grandes villes rencontrer un beau prince et chanter sous la neige une belle chanson romantique et elle se dit qu'elle est folle de penser à tout ça, t'es folle toi, t'es folle toi, mais elle aime bien sa petite vie, il y a ien sûr sa belle-mère qui est une peste mais il y a, comme le dit si bien sa sœur, en pouffant de rire, pire peste ailleurs et elle aime bien sa petite vie et ce qu'elle aime peut-être le plus c'est de se rendre à la mer le matin, elle y va seule, très tôt et alors elle se met à courir vite, très vite, tellement vite qu'elle a l'impression de perdre la tête, elle se met à hurler, c'est un bonheur tellement fort qu'il déboussole ses sens et elle aime aussi les arbres, ils sont si forts, si puissants, ainsi enracinés dans la terre depuis toujours et elle aime aussi les étoiles, elles sont si belles et elle se demande ce qu'elles sont vraiment, ceux qui sont allés à l'école disent que ce sont des boules de feu, elle n'arrive pas tellement à comprendre mais elle sait qu'elles sont très belles et elle aimerait les toucher, aller sur une étoile, y vivre mais t'es folle toi, t'es folle toi, c'est ce qu'elle se dit, t'es folle de penser à tout ça, elle sait, au fond, beaucoup de choses mais elle n'aime pas en parler, elle se méfie des hommes car ils ont peur des femmes, elle se méfie des commères du village qui ne comprennent jamais rien à rien, elle sait, mais c'est difficile à expliquer, dénouer le sens des yeux et elle y voit tellement de choses, de l'amour, souvent, beaucoup et l'amour c'est comme quand les enfants se mettent à danser, ça va un peu dans toutes les directions, c'est gai et ça donne le tournis mais il y aussi la haine et la haine fait peur et lui donne envie de fuir car c'est comme un feu de brousse qui consume tout et elle se dit qu'elle est décidément folle, t'es folle toi, t'es folle toi, c'est pas très normal d'être comme ça, de rire à tout bout de champ et depuis qu'elle est enceinte il y a en elle comme une musique, quelque chose de mélodieux, de magique, qui inonde son corps, c'est beau et c'est fort et elle sait que ce sera une fille, qu'elle lui ressemblera et qu'elle sera, mais ça c'est son mari qui l'affirme, qu'il est bête parfois, aussi belle qu'elle et elle se dit qu'un jour elles s'en iront admirer les arbres et les étoiles, qu'elles s'en iront courir dans les champs, courir vite, très vite, de plus en plus vite et elles se mettront à crier tellement c'est bon, elle sera coquette et elle lui fera de beaux vêtements et elle l'enlacera très fort pour 'imprégner de son innocence, elle aime bien sa petite vie et puis un jour il se passe quelque chose au village, on a peine d'abord à mettre le doigt dessus, il paraît que ce sont les gens de la ville qui inventent des choses, qui disent qu'elle et sa famille sont différents, qu'ils sont des cancrelats ou des microbes, elle a envie de rire quand elle entend ça car tout le monde au village est pareil, ils disent aussi que leurs ancêtres ont tout pillé mais qu'est-ce qu'elle sait de ses ancêtres, qu'il faut se méfier d'eux car ils ont un double visage, qu'ils veulent voler nos femmes, qu'ils font beaucoup d'enfants délibérément, qu'ils sentent mauvais et elle entend sourdre une parole sournoise, des mots qui éclatent, qui giclent, comme le 'nous', ainsi sa meilleure amie lui dit que 'nous' sommes différents de vous, elle se demande qui est ce

nous, ce fameux nous, elle n'arrive pas à comprendre et puis un jour alors qu'elle est sur le point de s'endormir elle entend un cri, cri d'un être qu'on égorge, cri qui fend le ciel et alors quelque chose se casse en elle, cette peur trop longtemps contenue, ce savoir trop longtemps retenu et alors elle se met à courir, à s'enfuir, pour aller où, elle ne le sait trop mais c'est trop tard et elle les voit arriver mais ce ne sont plus des hommes mais des bêtes et ils ont à la main des haches, des serpes, tout l'attirail de la cruauté, le regard creux, deux trous à la place des yeux, ils s'approchent d'elle, l'insultent mais elle n'entend plus, ne veut plus entendre et elle ne veut pas mourir, pas maintenant, pas comme ça et elle murmure le nom de dieu, protège mon enfant, protège mon enfant et l'un d'eux, c'est un jeune, elle le reconnaît, c'est son voisin, s'approche d'elle, lui crache dessus, lui dit de se mettre à genoux, à genoux salope, tu vas payer maintenant, regardez là, cette chienne, elle a envie qu'on l'encule, elle a envie de nos grosses bites, à enoux je te dis, on va t'apprendre à nous respecter, à respecter tes maîtres, à genoux, sale pute et tandis qu'il l'éventre et dépèce son fœtus, qu'il déverse sur elle de l'essence et l'incendie, flânent et ne cesseront de flâner dans les yeux de cette jeune femme, – d'un pays lointain mais qui ressemble au nôtre –, la féerie lumineuse de la mer, des arbres et des étoiles.

APHORISMES

La littérature est l'inceste des mots.

Les femmes sont fascinantes, surtout quand elles sont belles.

Il est essentiel de savoir ce qu'on est afin de se soulager de la douleur d'être ce qu'on n'est pas.

Aimer est s'égarer dans un labyrinthe dont on est le créateur.

La question n'est pas de savoir pourquoi le monde est atroce mais pourquoi il n'est pas pire.
